

PIERRE SAUREL

Le démon en prison



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 010

Le démon en prison

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 461 : version 1.0

Le démon en prison

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Diane Roy ouvrit la porte. Le jeune journaliste, Michel Dupuis, apparut, très pâle. Il tremblait même comme une feuille.

– Voyons, Michel, qu'est-ce que tu as ?

Il était environ onze heures du matin, et ce jour-là, Diane avait congé.

Diane Roy, qu'Hollywood avait surnommée la plus belle femme du globe, le corps le plus parfait, la figure la plus jolie, était revenue à sa carrière de journaliste.

Malgré son jeune âge, la belle Diane avait déjà accompli de nombreux exploits.

Tout d'abord, ce fut auprès de son père qu'elle débuta. Robert Roy était journaliste. Il voyageait souvent à l'étranger et Diane l'avait suivi à titre de secrétaire.

Comme elle adorait les aventures, elle plaçait

souvent son nez, là où elle ne le devait pas. Souvent, elle passa à deux doigts de la mort. Inexpérimentée, elle faisait de faux pas.

Puis ce fut le fameux départ pour Hollywood. Diane avait été remarquée par un imprésario américain. Il était certain de faire d'elle, une future vedette.

Diane réussit à faire parler d'elle dans la capitale du cinéma. Elle fit la guerre aux criminels, protégea quelques personnes accusées injustement, remit à sa place, des hommes trop entreprenants, enfin, en quelques semaines, tout Hollywood la con naissait autant que les plus grandes vedettes.

Mais Robert Roy mourut au cours d'une aventure et Diane décida de changer ses projets.

– Je retourne à Montréal. Je vais demander au journal de papa « la Trompette » de m'engager comme journaliste, j'ai un peu d'expérience. Je veux travailler sur les causes de meurtre, couvrir les crimes, les suicides, ça me passionne.

Et Diane était partie de Hollywood, mais pas

seule. Le jeune journaliste Michel Dupuis l'accompagnait.

Michel était amoureux fou de Diane. C'était un journaliste fort connu.

Monsieur Dupas, propriétaire du journal, ne pouvait refuser sa collaboration. Mais, l'idée de placer Diane sur les causes criminelles lui souriait moins.

– Les policiers n'aiment pas les journalistes féminins.

– Bon, dans ce cas, n'en parlons plus, monsieur Dupas. On s'adressera à un autre journal. Michel est connu et quant à moi, j'ai fait parler de moi à Hollywood. Je n'aurai aucune difficulté à me placer.

Dupas, alors, changea son fusil d'épaule.

Au cours de notre roman, la semaine dernière, nous avons vu Diane couvrir sa première cause de meurtre.

Dupas avait deviné juste. Diane avait le nez trop long et ça ne plaisait pas du tout aux policiers.

Mais la jeune fille avait appris à jouer la comédie. Elle réussit à gagner la sympathie du Lieutenant Fortin, chef de l'escouade municipale des homicides.

Diane, grâce à son flair, avait réussi à démasquer l'assassin. *La Trompette* avait été le seul journal à publier la nouvelle.

Diane n'avait prévenu la police, que lorsqu'elle fut certaine qu'aucun autre journal n'avait le temps d'annoncer la capture du criminel.

Monsieur Dupas était fou de joie.

– Et je vous donne congé demain, avait-il dit. Vous devez vous reposer, nous sommes déjà aux petites heures.

Diane s'était séparée de Michel Dupuis et tous les deux étaient entrés dans leur appartement respectif, afin de jouir de quelques heures de sommeil.

La belle Diane était encore au lit, lorsque Michel était venu la réveiller.

– Qu'est-ce que tu as, Michel ? Je ne t'ai

jamais vu dans cet état.

– Dis-moi, Diane, ton père avait-il un frère jumeau ?

– Un frère jumeau ?

– Oui.

– Pas que je sache, fit-elle en riant. Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Je me suis éveillé vers dix heures trente. Je suis sorti m'acheter des cigarettes. Au restaurant, j'ai vu ton père.

– Allons donc !

– Je te dis que j'ai vu ton père.

– Mais, Michel, c'est impossible, tu le sais aussi bien que moi.

– Attends, Diane, ce n'est pas tout, le commis du restaurant l'a appelé, monsieur Roy !

– Quoi ?

– J'ai fait répéter le nom au commis. Il a bel et bien dit monsieur Roy ! Mon sang n'a fait qu'un tour et je suis venu te prévenir. Diane était pâle, elle aussi.

– Tu as dû rêver, Michel, tu sais bien que c'est impossible. Papa est mort dans mes bras. Tu l'as vu, toi aussi.

– Mais, alors, comment expliquer cette coïncidence ? Un monsieur Roy et qui ressemble à ton père comme deux gouttes d'eau... Peux-tu t'habiller ?

– M'habiller ?

– Mais oui, nous allons nous rendre au restaurant et enquêter sur cette histoire. Tu sais que ça peut faire un bon reportage pour le journal : « Un mort qui ressuscite ».

– Michel, je t'en prie, ne plaisante pas avec ça.

– Excuse-moi Diane, je suis encore tout bouleversé. Habille-toi et allons au restaurant. Je souhaite que l'homme y soit encore.

– Attends-moi, ça ne prendra qu'une seconde.

Diane était en robe de nuit. Elle se glissa dans sa chambre et s'habilla en vitesse. Son maquillage n'était pas long à préparer. Avec ou sans fard, avec ou sans rouge à lèvres, Diane était toujours aussi jolie.

– Je suis prête.

Ils allaient sortir lorsque le téléphone sonna.

– Allons, qui ça peut-il être ?

Elle décrocha.

– Allô ?

– Diane ?

– Oui.

– Ici, Dupas. Je ne vous réveille pas, j’espère ?

– Non, monsieur Dupas, je me préparais justement à sortir. Quelque chose de spécial ?

– Oui, nous venons de recevoir un appel. On a trouvé un homme, pendu, dans un appartement. La police est là. J’aimerais bien que vous puissiez couvrir cette affaire.

– Entendu, monsieur Dupas.

– Voici l’adresse de cette maison du bas de la ville. 0456 rue Maisonneuve.

– Bien, monsieur Dupas, j’y vais immédiatement.

– Vous pouvez rejoindre Dupuis. Il pourrait

prendre d'excellentes photographies.

– Il est ici avec moi. Nous passerons prendre son appareil. Elle raccrocha.

– Une autre affaire.

– Ah !

– Un suicide. Un homme qui s'est pendu dans sa chambre. Une chose peu intéressante, probablement, mais il faut y aller,

– Mais ton père ?

– Michel, tu sais fort bien qu'il ne peut s'agir de mon père. De toutes façons, le travail passe avant tout.

Elle demanda :

– Tu as ta voiture ?

– Oui, elle est devant la porte.

– Nous allons passer chez toi prendre ton appareil photographique, et ensuite, nous irons voir le macchabée.

– Entendu. Qui a prévenu monsieur Dupas ?

– La police probablement, fit Diane, elle est

déjà rendue sur les lieux.

La jeune fille sourit :

– Je vais rencontrer mon excellent ami, le Lieutenant Fortin.

Ils sortirent de l'appartement, puis passèrent chez Michel. Ce dernier prit son appareil et les deux jeunes gens se dirigèrent vers le bas de la ville.

Il y avait foule devant le petit logement de la rue Maisonneuve.

– C'est sûrement ici.

Diane s'avança. Un policier était dans la porte.

– C'est au sous-sol.

Le policier cependant s'interposa :

– On ne passe pas, mademoiselle.

– Je suis de la presse, fit-elle en montrant sa carte.

– Dans ce cas, c'est différent.

Michel et Diane pénétrèrent dans le petit appartement. Les policiers étaient au travail. Il y

avait plusieurs journalistes d'arrivés.

– Bonjour, Lieutenant.

Fortin se retourna :

– Mademoiselle Roy ?

– Qui est-ce ?

Il montra un paquet enveloppé dans une toile.

– Un homme. On l'a trouvé pendu, ici.

– Un suicide ?

– Nous pourrions en savoir plus long tout à l'heure.

– Comment se nomme la victime ?

– Nous l'ignorons.

– Ce n'est pas lui qui demeure ici ?

– Non, c'est une fille. Nous la tenons à l'écart pour interrogatoire.

– Bon. On peut prendre des photos. Où était le pendu ?

– Là, accroché au tuyau.

Diane se tourna vers Michel :

– Occupe-toi de prendre des photos, moi, je vais suivre le Lieutenant.

Fortin et un de ses assistants s'étaient approchés du cadavre. Diane et d'autres journalistes se tenaient tout près.

– Qu'a dit le médecin, Landreau ?

– Le type est mort entre minuit et deux heures, environ. Il pourra mieux spécifier après l'autopsie.

– Suicide ?

– Aucune certitude pour le moment.

Fortin se tourna vers les journalistes.

– Ne prenez aucune photo du cadavre.

Il souleva le drap. C'était un homme, petit, au nez écrasé.

Il devait peser dans les 125 livres, pas plus. Il mesurait environ 5 pieds et 5 pouces.

Fortin examina la corde.

Le Lieutenant se pencha et examina le cou de la victime et lança une exclamation.

Landreau se pencha lui aussi :

– Je crois deviner, Lieutenant.

Les deux avaient eu la même idée. Fortin se tourna alors vers les journalistes.

– Approchez. Tenez regarder le cou de la victime. Qu'est-ce que vous voyez ?

– La marque laissée par le câble, répondit Diane.

Un autre journaliste cria :

– C'est un meurtre !

– Pourquoi ?

– Si le type s'était pendu, à l'endroit où le câble a serré, il aurait eu une marque rouge et bleue. Il a été étranglé avant d'être pendu.

– Vous feriez un excellent détective, mon ami. En effet, quand l'homme a été pendu, il était déjà mort.

Les journalistes se précipitèrent pour annoncer la nouvelle à leur journal respectif.

– Ça va faire un excellent reportage, murmura Diane. Ça s'annonçait pour être ennuyant.

II

Diane se rapprocha du Lieutenant :

– Vous ne voulez pas me donner le nom de la fille ?

– Yvette Mercier.

– Qu'est-ce qu'elle fait ?

– Elle travaille au vestiaire dans un club de nuit « L'Oiseau Colibri ».

Diane prit rapidement des notes dans son calepin.

– Vous l'avez interrogée ?

– Pas encore, mais je vais le faire dans un instant.

Avant de s'enfermer dans une pièce avec Yvette Mercier pour l'interroger, il dit à Landreau :

Ils sortirent de la maison et allèrent s'installer

dans l'auto.

Diane alla retrouver Michel.

– Tu as appris quelque chose ?

– J'ai causé avec un policier. Il paraît que cette fille ne vaut pas cher. Elle dit ne pas connaître la victime mais le Lieutenant est sous l'impression qu'elle ment.

– C'est bien possible.

Une dizaine de minutes plus tard Fortin revint, l'air en colère. Il tenait la fille par le bras.

– Landreau ?

– Oui.

– Vous allez l'emmener au poste. Pas moyen de lui arracher un mot. Tout ce qu'elle peut dire, c'est qu'elle vient à peine d'entrer et qu'elle a aperçu cet homme pendu. Elle n'a pas couché ici hier soir. C'est la première fois qu'elle le voit.

– Pas autre chose ?

– Je dis la vérité, déclara Yvette d'une voix rauque. Si vous ne voulez pas me croire, eh bien tant pis pour vous.

– Nous vous amenons comme témoin important. Derrière les grilles, vous pourrez réfléchir et peut-être comprendre qu’il vaut toujours mieux de dire la vérité.

– Vous n’avez pas le droit de m’arrêter.

– Allons, pas de discussion, fit le Lieutenant. Venez.

Landreau la prit par le bras. La voiture de la morgue venait d’arriver. On transporta le cadavre.

Le Lieutenant ordonna à un de ses hommes de rester en faction devant la porte.

– Ne laissez entrer personne. Plus de journalistes. Compris ?

Puis, à ces derniers :

– Pour le moment, je n’ai rien d’autres à déclarer.

La plupart des reporters partirent à la suite du Lieutenant. On savait que Fortin allait pratiquement faire passer un troisième degré à Yvette Mercier.

- Tu viens ? demanda Michel à Diane.
- Non, attends, laissons les autres s'éloigner. Ensuite, nous interrogerons les voisins.
- Pourquoi ?
- Ils en savent peut-être long. La police les interrogera, mais plus tard, probablement. Nous pouvons prendre de l'avance sur eux.
- Oui, mais il y a des journalistes qui ont eu la même idée que toi, je crois.
- Peut-être, mais ils ne sont pas des femmes.
- Quelle différence ?
- Une femme n'osera pas se confier à un journaliste masculin, tandis qu'à une femme-reporter, c'est différent. Et à cette heure-ci, ce sont des femmes qui sont à la maison.
- Un journaliste venait de sonner à la porte de la maison voisine. Diane s'approcha. Une femme vint ouvrir.
- Vous êtes journaliste alors laissez-moi tranquille.
- Et elle poussa la porte. Le reporter se tourna

vers Diane, en souriant.

– Je crois que nous ne sommes pas chanceux, mademoiselle Roy.

– Vous me connaissez ?

– Les beautés sont rares, aujourd’hui.

Il s’éloigna. Diane aussitôt sonna à la même porte.

– Tu sais bien que tu perds ton temps, fit Michel.

– Attends, nous verrons bien. Tu te décourages trop facilement.

La femme ouvrit.

– C’est encore un jour...

Elle s’arrêta.

– Excusez-moi, mademoiselle, vous désirez ?

– Je représente le journal *la Trompette*.

– Une journaliste, vous aussi ? Je ne veux pas être mêlée aux affaires de la police, moi.

– Une seconde, madame. Je ne m’occupe pas de cette histoire de meurtre.

– Ah !

– J’écris une chronique féminine. Je cherche toujours une femme que les circonstances mettent en vedette, et naturellement, vous pouvez être l’élue si vous le désirez.

– Je n’ai pas besoin de ça.

– Comme vous voudrez. Votre voisine, d’ailleurs, a accepté notre proposition mais je trouve que vous avez une plus belle personnalité.

– Ah !

– Mais puisque vous refusez...

– Je n’ai pas dit que je refusais, j’ai dit que je détestais les affaires de police. Mais vous, c’est pour une autre chose.

– Évidemment.

– Dans ce cas, entrez.

– C’est monsieur Dupuis, mon photographe. Il va prendre quelques photos de vous, si vous le permettez.

– Certainement, mais j’aimerais bien me coiffer un peu mieux et me changer de robe.

– Comme vous voudrez.

– Bon, passez au salon, je reviens dans un instant.

Michel se tourna vers Diane :

– Pour moi, tu perds ton temps. Et puis, elle sera en colère quand elle ne verra pas son article dans le journal.

– Mais il paraîtra. Je demanderai à monsieur Dupas de faire une colonne spéciale. Elle pourra être intitulée : « L’actualité les met en vedette. »

– Tu crois qu’il voudra ?

– Si ça rapporte des dividendes. Il s’agit d’interroger habilement la femme, de la faire parler, sans trop que ça paraisse. Tu peux m’aider.

– Compte sur moi.

La femme revint et Michel prit trois photos différentes.

– Maintenant quel est votre nom, madame ?

– Honorine Gervais.,

– Il y a longtemps que vous habitez ici ?

– 31 ans.

Diane fit mine de paraître fort surprise,

– 31 ans ? Mais je vous donnais à peine 40 ans, madame.

– J’en ai 51, mademoiselle. Je me suis mariée à 19 ans, et ensuite, je suis venue habiter ici, un an après mon mariage.

Et elle continua :

– Quand je suis arrivée ici, nous payions onze dollars par mois. Maintenant, on paye 36. C’est un vrai vol.

– Vous avez des enfants ?

– Des enfants, j’en ai onze de vivants et trois qui sont morts. La plus jeune a 13 ans. J’en ai trois qui sont mariés, quatre qui vont encore à la classe. Les quatre autres travaillent.

– Et votre mari également ?

– Évidemment.

– Une belle famille ! Maintenant, pour intéresser, nos lecteurs, il faudrait parler un peu de votre voisine, mademoiselle Mercier.

– Je ne la connais pas beaucoup. Faut vous dire qu'elle ne sortait que le soir, et moi, le jour, alors, on ne se voyait pas souvent.

– On chuchote que c'était une mauvaise fille ?

Madame Gervais protesta :

– J'suis pas prête à dire ça. Je sais qu'elle travaille dans un club. Elle commençait, je crois, vers dix heures et elle revenait dans la nuit.

– Pourtant, hier soir...

– Hier soir, d'après ce qu'on dit, elle n'a pas couché, ici. Moi, c'est la seule chose que je lui reproche.

– Quoi donc ?

– Elle prêtait son appartement, et ça, j'aime moins ça. Quelques fois, il venait des couples. Il devait s'en passer des belles.

Diane comprit :

– Je devine, elle passait son appartement à une amie, et hier soir, c'est ce qu'elle avait fait ?

– Peut-être pas, mais je ne veux rien affirmer et je ne veux pas me mettre les pieds dans les

plats.

Diane lui posa quelques questions sur son mari, ses enfants, puis décida de prendre congé.

– Je vous ferai parvenir un exemplaire de *la Trompette*.

– Mademoiselle, fit madame Gervais, hésitant.

– Oui ?

– Si vous pouviez m'en envoyer plus qu'un, j'aimerais ça le montrer à mes amis, en donner à mes parents.

– Mais avec plaisir, je vous en ferai parvenir une dizaine.

Elle sortit en compagnie de Michel.

– Tu vois, nous n'avons pas perdu notre temps.

– Tu es merveilleuse, Diane.

– La police interroge Yvette Mercier. Elle ne veut rien dire, sans doute pour ne pas mettre une amie dans le pétrin.

– Probablement.

– Mais nous, nous savons déjà que cette Yvette avait l’habitude de prêter son appartement. C’est par là que nous allons commencer notre enquête.

III

Diane et Michel allèrent dîner puis le journaliste se dirigea vers *la Trompette*, afin de préparer les articles.

– Celui de madame Gervais ne passera que demain, je n’aurai pas le temps aujourd’hui.

– Entendu. Moi, je vais aller rendre visite au Lieutenant Fortin, fit-elle. Il a sans doute interrogé Yvette Mercier.

Diane descendit vers le poste de la rue Gosford.

Le Lieutenant Fortin était fort occupé.

– Il ne peut recevoir les journalistes. Ce pauvre Lieutenant, il n’a même pas eu le temps de dîner.

Diane sortit, un peu désappointée, puis :

– Il n’a pas eu le temps de dîner. Probable qu’il ira manger. Je vais le surveiller.

Mais cinq minutes plus tard, elle vit apparaître un garçon portant un sac et un verre de carton pouvant contenir du café.

– C’est pour le Lieutenant ?

– Oui.

– Il m’a chargé de le prendre pour lui.

Elle paya les sandwiches et le café et retourna au bureau du Lieutenant.

– Restaurant, pour le Lieutenant Fortin, fit-elle en entrant rapidement.

Puis, sans attendre la réponse de l’officier, elle poussa la porte du bureau de Fortin.

– Restaurant !

Fortin ne leva même pas les yeux. Il était occupé à transcrire des papiers.

– Mettez ça là. Combien ?

– Rien, ça me fait plaisir de vous l’offrir, Lieutenant.

Fortin, cette fois, leva la tête.

– Comment vous ?

– Oui, je me suis permise de remplacer le garçon. On m’a dit que vous travailliez très fort. Vous êtes même obligé de rester dans votre bureau pour dîner.

Et elle enchaîna :

– Moi, Lieutenant, je veillerai sur votre santé.

Il ne put s’empêcher de rire.

– Êtes-vous journaliste ou médecin ?

– Peut-être les deux, Lieutenant.

Brusquement elle repoussa toutes les feuilles.

– Qu’est-ce que vous faites là ? dit Fortin.

– Oubliez toute votre paperasse et mangez. Autrement, vous ne pourrez pas digérer.

– Mais...

– Non, ne touchez pas à ça, Lieutenant.

Sans attendre l’invitation, elle s’assit :

– Il faut chasser ces idées de meurtre. Autrement, pas de repos possible.

Puis elle demanda :

– Comment trouvez-vous la température ? On

a un beau printemps, n'est-ce pas ? Dites-moi, Lieutenant, aimez-vous le baseball ?

Et pendant que Fortin mangeait, elle l'entretint de toutes sortes de choses, excepté du meurtre de la rue Maisonneuve.

– Eh bien, maintenant que vous avez fini, vous sentez-vous reposé ?

– Oui, vous avez raison, il faut abandonner son travail de temps à autre.

Diane se leva.

– Maintenant, je vous laisse.

– Merci pour le lunch. Je vous revaudrai ça.

– J'y compte bien, si votre femme n'est pas trop jalouse.

Elle allait sortir.

– Je suppose que vous étiez en train de transcrire l'interrogatoire de mademoiselle Mercier.

– Non, je ne l'ai pas encore interrogée.

– Ah ! ça me surprend.

– Elle aura eu le temps de réfléchir. Je le ferai cet après-midi. J’ai idée qu’elle sera beaucoup plus portée aux confidences.

– Vous pensez ?

– C’est ce qui arrive, neuf fois sur dix.

Diane sortit. Mais elle se ravisa et ouvrit la porte.,

– Lieutenant, je suis nouvelle dans le métier, mais, ai-je le droit d’aller rendre visite à la prisonnière ?

– Oh non !

– Ah ! je croyais...

– Plus tard, peut-être, mais pour l’instant, il n’y a que nous, ou son avocat qui puissions l’interroger.

– Elle a un avocat ?

– Non, du moins, pas encore.

– Au revoir, Lieutenant.

– Encore une fois, merci.

Diane sortit, cette fois. L’officier la regarda

d'un air surpris.

– Vous êtes une journaliste, que faisiez-vous dans le bureau du Lieutenant, par où avez-vous passé ?

– Au travers du mur, mon petit ami.

*

Diane entra rapidement à *la Trompette*.

– Tu as préparé ton article ?

– Oui, fit Michel.

– Laisse-moi le lire.

– Fais vite, car ils attendent après. N'oublie pas qu'il passe deux heures. Tu as du nouveau ?

– Non. Mais je sais que le Lieutenant n'a pas encore interrogé la femme Mercier.

Elle lut rapidement l'article.

– Bravo !

– Pourquoi, bravo ?

– Parce que tu parles de mademoiselle Mercier

qui passe son appartement pour la nuit. La police ignore ce fait, et les autres journaux également. Nous avons une primeur. Tu devrais mettre ça en gros caractères.

– Tu as raison.

Et Michel mit les titres :

– Tiens, ici, j’écris : « Le meurtre de la rue Maisonneuve. »

Puis, en sous titre, il mit :

« Yvette Mercier prêtait souvent son appartement à des amies. »

– Avec ça, notre journal va se vendre comme des petits pains chauds.

– Peut-être mais le Lieutenant Fortin sera en colère.

– Il est très facile à amadouer.

– Maintenant qu’est-ce que nous faisons ?

– Il faudrait trouver cette amie à qui Yvette a prêté son appartement.

– Ce ne sera pas facile.

– Il y a deux moyens. Aller au club de nuit, interroger les garçons, les clients réguliers, essayer de connaître le nom des amies de mademoiselle Mercier, les interroger...

– Hé, une seconde, ça va nous prendre une semaine pour tout faire ça.

– Possible, il y a un autre moyen mais il est plus compliqué encore. Cependant, nous arriverions plus vite à la solution.

– Lequel ?

– Yvette Mercier n'a pas d'avocat. Si nous pouvions lui en trouver un, elle se confierait à lui.

– Et tu crois que l'avocat parlerait ? Il est tenu au secret professionnel. Non, nous sommes mieux de faire notre propre enquête.

– Il va nous falloir beaucoup de chance, si nous voulons découvrir l'assassin avant les policiers.

Michel ne put s'empêcher de rire.

– Mais pourquoi découvrir l'assassin avant les policiers ? Ce n'est pas notre travail, Diane. Tu n'es pas une femme-détective mais une

journaliste.

– Cesse de discuter et au travail. Nous allons au club.

Juste à ce moment, monsieur Dupas apparut.

– Ah ! vous êtes là, Diane. Venez donc dans mon bureau. Le Lieutenant Fortin désire vous parler.

– Le Lieutenant Fortin ?

– Oui.

Diane suivit son patron. En route vers le bureau, ce dernier demanda :

– Qu'est-ce que vous avez encore fait ?

– Mais absolument rien, au contraire, monsieur Dupas, j'ai même rendu un service au Lieutenant. Semble-t-il en colère ?

– Non, mais c'est rare qu'un policier appelle un journaliste pour lui jeter des fleurs.

Ils entrèrent dans le grand bureau du patron. Diane prit le récepteur que lui tendit monsieur Dupas.

– Allô ?

– Mademoiselle Diane ?

– Oui.

– Écoutez, j'ai un service à vous demander, mademoiselle. C'est concernant mademoiselle Mercier. Pourriez-vous venir à mon bureau ?

– Mais certainement, Lieutenant.

– J'ai besoin de votre aide.

– J'y vais tout de suite. Je serai à votre bureau dans une dizaine de minutes.

Diane raccrocha et se tourna vers son patron.

– Le Lieutenant Fortin désire me voir, monsieur Dupas, et je crois que c'est pour lui aider à découvrir l'assassin.

– Ah ! franchement, vous êtes formidable, Diane.

– J'y cours tout de suite.

Monsieur Dupas l'arrêta.

– Un instant, Diane, j'ai une faveur à vous demander.

– Une faveur ? Mais allez-y, monsieur Dupas.

Laquelle ?

– Hum... Êtes-vous occupée, demain soir ?

– Demain soir ? fit Diane surprise.

– Oui, j’aurais... enfin, j’aurais besoin de vous. Voyez-vous, ma secrétaire ne peut m’accompagner. Nous avons une petite réunion d’hommes d’affaires et j’ai besoin d’une secrétaire pour prendre quelques notes.

– Mais ça me ferait un grand plaisir, monsieur Dupas.

– Alors je puis compter sur vous ?

– Oui, à moins que mon service ne m’appelle ailleurs.

– Bah ! pour une fois, vous laisserez votre ami Michel accomplir seul son travail. Il en est capable, vous savez.

– Maintenant, excusez-moi, monsieur Dupas, mais il faut que j’aille rencontrer le Lieutenant Fortin.

Diane sortit. Dupas aussitôt soupira :

– Quelle belle fille ! Je n’aurais peut-être pas

dû lui faire cette proposition. Elle m'en voudra sans doute. Puis, après quelques secondes de réflexion :

– Après tout, elle n'avait qu'à refuser.

Dupas se surprenait lui-même. Homme rangé, père de famille, il avait toujours su tenir sa place.

Voilà que la beauté de Diane le troublait étrangement. Voilà que pour la première fois, il invitait une jeune fille, sous un faux prétexte, semble-t-il.

*

– Alors tu te rends au club où travaillait Yvette Mercier et nous nous rejoignons à cinq heures ?

– Entendu, répondit Michel. Je tâcherai d'en savoir le plus long possible sur cette Yvette et surtout, sur ses amis.

– Et moi, je vais savoir ce que le Lieutenant me désire.

Michel déposa la jeune fille au poste de police

de la rue Gosford, et elle monta immédiatement au bureau du Lieutenant.

– Encore vous, fit l’officier de garde.

– Le Lieutenant m’attend.

– Oh non, ça ne prend pas cette fois-ci. Il m’a bien défendu de laisser entrer les journalistes.

– Pour moi, il fait exception. Demandez-lui. Je suis Diane Roy.

L’officier décrocha le récepteur :

– Lieutenant, mademoiselle Diane Roy, journaliste de *la Trompette* est ici.

– Faites-la entrer immédiatement.

– Bien, Lieutenant.

L’officier fit signe à Diane.

– Vous pouvez entrer.

Une fois la jeune fille dans le bureau de son chef, le policier se gratta la tête.

– Ça me surprend du Lieutenant. C’est vrai qu’il faut avouer qu’elle est une beauté rare. Tout de même, je ne pensais pas le Lieutenant comme

ça.

Fortin avait fait asseoir Diane.

– Ça va mal, dit-il, très mal. Nous piétinons et je viens vous demander de coopérer avec nous.

– Voyons, Lieutenant que voulez-vous qu'une pauvre petite journaliste puisse faire, aux côtés d'un grand détective comme vous ?

– Vous avez prouvé que vous pouviez fort bien travailler lors de votre dernière enquête.

Puis, tombant tout de suite sur le sujet :

– J'ai passé plus d'une demi-heure avec Yvette Mercier.

– Et puis ?

– C'est inutile, elle ne veut pas parler. Elle fait une rentable crise quand je la questionne. Elle dit qu'elle ne sait rien et se bouche les oreilles. Elle s'est même roulée sur le sol.

Puis le Lieutenant hésita :

– Mademoiselle Roy, c'est une chose... enfin plutôt gênante que je vais vous demander. Je crois que vous pourriez faire parler Yvette.

– Moi, la faire parler ?

– Oui.

Fortin était rouge. Il bafouilla :

– Vous êtes une très belle femme, une femme aguichante, bien tournée.

– Dites donc, désirez-vous me faire la cour ?

– Non, non, ce n'est pas là mon intention, Diane.

– Je plaisantais, Lieutenant.

– J'ai enquêté sur Yvette Mercier. Vous aussi, probablement, n'est-ce pas ?

– Un peu, je l'avoue.

– Qu'avez-vous appris ?

– Eh bien, qu'elle travaillait au vestiaire dans un club de nuit. Je sais aussi qu'elle est une ancienne fille de joie mais qu'elle semble avoir changé de conduite.

– Qui vous a dit ça ?

– Une dame qui la connaît. Yvette, quand elle entre chez elle, est toujours seule. On la voit

rarement en compagnie d'un homme.

– Ça ne vous a pas surpris pour une ancienne fille de vie ?

– Un peu, je l'avoue.

– Moi aussi, et j'ai cherché à savoir la raison.

– Vous l'avez trouvée ?

– Oui. Eh bien, voilà...

Fortin éprouvait de la difficulté à parler.

– Si Yvette ne sort plus avec les hommes, c'est que... enfin, elle préfère maintenant les femmes. Oui, elle a beaucoup de petites amies.

Diane se redressa.

– Lieutenant, fit-elle en colère, je crois deviner votre idée. Vous m'avez dit tout à l'heure que j'étais belle, aguichante. Vous voulez que moi, je tente une autre femme. C'est ça ?

– Ne vous fâchez pas, mademoiselle Roy.

– Pour qui me prenez-vous ?

– Mais voyous, vous ne comprenez pas. Je ne vous ai pas mal jugée du tout, loin de là. Mais j'ai

pensé qu'avec votre expérience, si je vous enfermais dans une cellule avec Yvette...

– Moi, seule, avec une femme comme elle ?

– Naturellement, on vous surveillerait de près. Si elle essayait de vous attaquer...

– Oh ! ne craignez rien, je puis facilement me défendre. Je n'ai besoin de personne.

– Vous pourriez en apprendre fort long, par exemple, sur la victime...

Et tout en disant ça, le Lieutenant montrait une photo du petit homme.

– Vous ne l'avez pas identifié ?

– Non. Aucun papier, rien de spécial sur ses vêtements. Il n'a pas de casier judiciaire.

Soudain Diane se leva brusquement.

– Lieutenant, je suis prête à tenter l'expérience.

– Vrai ?

– Oui, mais auparavant, j'aurais un appel téléphonique à faire.

- Allez-y, ne vous gênez pas.
- C’est que... enfin, cet appel est personnel.
- Bon, passez dans le bureau voisin. Il y a une ligne privée. Je m’en sers de temps à autre. Personne ne vous dérangera.

Avant de sortir, elle se retourna :

– Dites donc, le journal aimerait bien avoir une photo de la victime, est-ce possible ?

– Certainement, j’en ai même remis à d’autres journalistes. Je vous en donnerai une, Diane.

– Non, fit-elle, un peu surprise de se faire appeler par son prénom. Je vais demander à mon collaborateur de venir la chercher. Le journal en a besoin.

Elle entra dans l’autre petit bureau. Il y avait là un téléphone. Elle décrocha le récepteur, après avoir regardé l’annuaire, elle signala un numéro.

– Oiseau Colibri, fit une voix.

– Parmi vos clients, il y a quelqu’un qui m’attend. Un monsieur Michel Dupuis, j’aimerais lui parler.

– Je vais voir s’il est ici, mademoiselle.

Elle entendit crier :

– Y a-t-il quelqu’un qui se nomme Michel Dupuis, ici ? Michel Dupuis...

Puis l’homme répondit :

– Ce ne sera pas long, mademoiselle.

– Merci.

Bientôt, Michel vint à l’appareil.

– Allô ?

– Michel, c’est Diane.

– J’ai pensé que c’était toi, toi seule savais que j’étais ici.

– Écoute-moi bien, je viens d’avoir une idée. Moi, je suis occupée, ici. Je viens de voir la photo de la victime. Tu te souviens de lui ?

– Oui, petit, mince et le nez écrasé.

– Justement. Alors, j’ai pensé à une chose. Il a un nez de boxeur, Michel.

– Tu as sûrement raison, la victime était un boxeur, Diane. La police l’a-t-elle identifié ?

– Pas encore. Alors tu vas venir au bureau du Lieutenant. Il va te remettre une photo, celle de la victime. Ensuite, cours au journal et montre-la à celui qui est chargé de la section sportive. Ça fait quinze ans qu’il est là et il connaît tous les athlètes.

– Entendu et si je l’identifie ?

– Eh bien, essaie d’en savoir le plus long possible sur lui. Maintenant, si à cinq heures trente, je ne suis pas au rendez-vous, ne m’attends pas, il se peut que je sois retardée.

– Très bien, Diane, je cours au poste.

La journaliste raccrocha.

– Eh bien, maintenant, fit-elle en revenant dans le bureau du Lieutenant, je suis prête à affronter mademoiselle Mercier.

– Vous allez changer de vêtements.

– Pourquoi ?

– Ceux-là sont trop chics. Vous direz que vous avez été arrêtée pour vol. Elle vous croira. Vol à l’étalage, par exemple. Vous avez été prise la main dans le sac. Vous avez un dossier.

– Entendu.

On avait apporté des vêtements dans le bureau de Fortin. Diane revint dans le petit bureau et se changea.

– Je suis prête maintenant, Lieutenant.

– Venez avec moi.

Puis, tendant la main à la beauté journaliste.

– Je vous souhaite bonne chance.

– J’en aurai probablement besoin, car je vous le dis, Lieutenant, ce travail ne me plaît guère. Je ne le fais pas avec cœur.

Le Lieutenant donna des ordres à un policier. Ce dernier se tourna vers Diane.

– Venez avec moi.

Il l’entraîna à l’étage des cellules des femmes.

– Nous allons vous enfermer ici, fit-il. Vous ne vous battrez pas avec vos autres compagnes de cette façon. Vous n’en aurez qu’une. Il n’y a plus de place. Mais je vous préviens, si vous faites encore le trouble, vous serez punie sévèrement.

Il ouvrit la porte de la cellule dans laquelle se

trouvait Yvette Mercier. Il poussa Diane assez brutalement.

Cette dernière faillit tomber à genoux. Elle se retourna :

– Va-t-en, parce que sans ça...

Elle regarda Yvette. Cette dernière n'avait pas bougé. Mais elle examinait Diane des pieds à la tête et Diane n'aimait pas du tout ce regard-là.

IV

– Lieutenant Fortin, je suis Michel Dupuis de *la Trompette*. Mademoiselle Roy m’a dit que vous aviez une photo à me remettre ?

– Oui, la voilà.

Le Lieutenant lui tendit une enveloppe.

– Merci.

Michel sortit aussitôt du bureau du chef de l’escouade municipale des homicides.

Il se rendit en vitesse au journal et monta au département des sports.

– Qui est le chef ici ?

– Jos, quelqu’un pour toi.

Un homme d’une soixantaine d’années parut :

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Je suis Michel Dupuis, je travaille sur les causes de meurtre, de suicide, je suis nouveau ici

au journal.

– Que puis-je faire pour vous, Dupuis ?

– Vous connaissez les boxeurs ?

– Fort bien, je me suis toujours occupé de sport.

– Bon, alors, je vais vous montrer une photo, vous me direz si vous connaissez cet homme.

– Bien.

Le journaliste sortit la photo et la tendit à Jos.

– Alors ?

– Attendez, oui, je connais ce type-là, il a déjà fait de la boxe, mais ça fait quelques années qu’il a abandonné. Il n’était pas des plus connus.

Le petit homme réfléchissait.

– Je vais trouver ça dans mes dossiers. Le portrait me dit quelque chose. Asseyez-vous Dupuis, ce ne sera pas trop long.

Il se dirigea vers l’arrière, mais brusquement, se retourna.

– Je l’ai, c’est Phil Hasley.

– Phil Hasley ?

– Oui, je me souviens maintenant. Il a boxé surtout aux États-Unis. Je crois qu’Hasley n’était pas son nom véritable mais il est certainement connu sous ce nom-là.

– Ça fait longtemps qu’il ne fait plus de boxe ?

– De boxe, non, mais je sais que l’an dernier, il s’occupait du jeune Périard qui fait encore parler de lui. Il était son assistant-gérant.

– Et qui est gérant de Périard ?

– Frémont, il a un gymnase, ici, en ville.

– Bon, je vous remercie, si j’ai besoin d’autres renseignements, je reviendrai vous voir.

– Vous êtes le bienvenu.

Michel retourna à son bureau. Il fouilla dans l’annuaire téléphonique et chercha le numéro de téléphone du gymnase.

– Monsieur Frémont est-il là ?

– Une seconde.

Un autre homme vint à l’appareil.

– Monsieur Frémont ?

– Oui.

– Ici Michel Dupuis, journaliste à *la Trompette*. J'aimerais vous voir, monsieur Frémont, le plus tôt possible. C'est pour quelque chose de très important.

– Passez au gymnase, je serai là jusqu'à cinq heures.

– Bon, j'y vais tout de suite. Je serai là dans une dizaine de minutes.

Michel sortit rapidement. Il sauta dans sa voiture et se dirigea vers le gymnase.

*

– Qu'est-ce que tu as fait ? demanda Yvette à Diane qui s'était présenté sous le nom de Denise.

– Vol !

– Ah !

– Vol à l'étalage. On m'a pincée la main dans

le sac. Il faut bien gagner sa vie, n'est-ce pas ?

Yvette ne cessait d'étudier sa compagne.

– Quand on est jolie comme tu l'es et peu scrupuleuse, on peut facilement gagner sa vie.

Diane éclata de rire.

– Tu veux parler des hommes ? Laisse-moi tranquille avec les hommes. Ce sont tous des salauds, tous des pareils.

– Pour ça, tu as bien raison.

– Tu es de mon avis ?

– Cent pour cent, répondit Yvette.

Il y eut un long silence.

– Je n'ai même plus de place où loger. Je ne sais pas du tout où j'irai quand je partirai d'ici. La propriétaire m'a mise à la porte, je lui devais plus de trois semaines de pension. Avant, ça allait bien, je restais avec une amie.

Yvette sauta sur la proposition.

– Je cherchais justement quelqu'un dans ton genre.

– Pourquoi ?

– Pour partager ma chambre. Je pourrais peut-être te trouver du travail.

– Non, c'est vrai ?

– Oui. J'ai un grand appartement, un lit double. On a de la place pour deux.

– Mais moi, je ne demanderais pas mieux, fit Diane. Combien payes-tu ?

– Douze piastres par semaine.

– Ça nous ferait chacun six ?

Yvette ajouta aussitôt :

– T'en fais pas, si tu ne travailles pas au début, je paierai pour toi. Tu me rembourseras si tu le peux.

– Je crois qu'on pourrait bien s'entendre. Mais j'y pense, toi tu es ici pour longtemps ? Moi, c'est la première fois qu'on me pince. Je n'irai pas parler des autres, tu penses.

– Tu écoperas peut-être d'une semaine ?

– Pas tant que ça. Demain, je demanderai au juge de me donner une chance. Je lui chanterai la

pomme. Quand on sait s'y prendre... Mais toi ?

– Oh ! moi, demain, je serai probablement libre. Je le serais peut-être ce soir, mais...

– Mais quoi ?

Elle baissa la voix :

– J'ai une amie. Elle sort avec un type. Elle est mariée. C'est dangereux pour elle, d'aller dans un hôtel. Je lui ai loué ma chambre. Elle me donne sept piastres pour ça. Je la loue aussi à d'autres. Mais ce matin, on a trouvé le type mort.

– Pas dans ta chambre ?

– He oui. Naturellement, on peut pas m'accuser. Il a été tué hier soir puis j'ai un alibi.

– Pourquoi te garde-t-on ?

– Parce que je ne veux pas nommer personne. Tu comprends, je ne suis pas pour mettre une copine dans l'embarras.

– Tu as bien raison. C'est une femme mariée ?

– Oui. Alors, je ne voudrais pas que ça se sache.

– Je t'approuve cent pour cent. Écoute, tu es

prête à me rendre service, eh bien moi, je vais te rendre la pareille,

– Comment ça ?

– Demain matin, je serai probablement libérée. Toi, si tu ne parles pas, on te gardera. Tu peux rester longtemps en dedans. N’oublie pas qu’il s’agit d’un meurtre.

– Ah !

– Moi, je ne te conseille pas de dénoncer ton amie, mais simplement de la faire prévenir.

– La faire prévenir ?

– Mais oui, quand elle saura que tu la protèges, eh bien, elle viendra peut-être raconter son fait à la police ? Moi, je pourrais aller tout lui dire en sortant.

– Non, personne ne saura son nom. Pas parce que j’ai pas confiance en toi, non mais une indiscretion... je garde le silence

– La police t’a pas fait subir un troisième degré ?

– Ils ne sont pas capables. Je crie, je fais la

folle, je me roule sur le plancher. J'alerterais la ville plutôt que de desserrer les lèvres. Mes cris ont dû être entendus jusqu'au champ de Mars.

Elle demanda tout à coup :

– Pourquoi n'es-tu pas restée dans les cellules du bas ? Ton offense est pas grave ?

– Y avait une fille qui m'a insultée et je l'ai battue. Je l'ai arrangée. Tu comprends que ça n'a pas fait l'affaire de la police.

Yvette avança la main et toucha le bras de Diane.

– Pourtant, deux femmes, quand elles le veulent, peuvent très bien s'entendre.

Diane ne put réprimer un frisson.

– Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? demanda Diane.

– Je travaille dans un club de nuit.

– Je pensais pas.

– Comment ça ?

– La police m'a dit simplement, j'vas vous placer avec une fille qui a tué un boxeur.

Yvette pâlit, et pour la première fois, Diane venait de frapper un dur coup.

– Ils... ils l'ont identifié ?

– Ça doit. Maintenant que le gars a été identifié, ils vont retrouver la fille facilement.

Yvette demanda à voix basse :

– Crois-tu qu'ils peuvent m'accuser ?

– Si tu n'as pas tué...

– Non, je n'ai pas tué, mais j'ai sorti avec Phil autrefois, puis, on s'était déjà querellé.

Diane cette fois, y alla carrément,

– Tu devrais parler.

– Jamais.

– On te libérerait tout de suite. Moi, dès demain, j'irais le retrouver, chez-toi. On s'entend si bien...

Elle cacha sa répugnance et serra la main d'Yvette dans la sienne.

– J'ai hâte d'être avec toi, fit Yvette.

– C'est vrai ?

– Mais, tu n’as pas l’air d’une fille... enfin d’une fille comme moi. Tu ne sembles pas détester les hommes toi.

– Tu crois ?

Diane était de plus en plus mal à l’aise. Yvette se rapprochait.

– Écoute, je vais essayer quelque chose.

– Quoi ?

– Je vais dire à la police que tu es mon amie.

– C’est vrai !

– Je vais leur demander de te libérer, je vais dire que je m’occuperai de toi, et je parlerai, mais à cette condition seulement. On me remettra en liberté et toi aussi.

– Excellente idée. Appelle le gardien, vite.

Yvette se leva et Diane poussa un soupir de soulagement.

– Gardien, gardien !

– Qu’est-ce que vous avez à crier comme ça ? C’est encore l’autre qui fait du trouble ?

– Oh ! non...

Et elle ajouta d'une voix qui voulait en dire beaucoup :

– Au contraire.

– Alors ?

– J'ai décidé de tout dire, je veux voir le Lieutenant Fortin.

– Je vais le chercher.

Fortin ne tarda pas à arriver.

– Vous voulez me voir ?

– Écoutez Lieutenant, je connais bien Denise...

– Ensuite ?

– Nous sommes deux grandes amies. Je ne sais pas pourquoi vous l'avez arrêtée.

– Elle a commis un vol.

– Son premier et c'est parce qu'elle est sans travail. C'est une très bonne fille et si vous la remettez en liberté, je me charge d'elle. Je lui trouverai un emploi.

– Ah !

Un petit service en attire un autre, alors, remettez-la en liberté et je dis toute la vérité.

– Toute ?

– Toute.

Fortin fit mine de réfléchir.

– Bon, c'est entendu. Je puis prendre cette chance. Mais vous devrez vous occuper d'elle. Yvette se tourna vers Diane.

– Le Lieutenant va te donner ma clef. Va-t-en tout de suite chez moi et attends-moi, je ne tarderai pas.

Diane continua de jouer son rôle.

– Dépêche-toi.

Fortin avait fait ouvrir la cellule.

– Gardien, nous libérons cette fille. Donnez-lui ce qui lui appartient.

– Et ma clef, fit Yvette.

Elle donna l'adresse de la rue Maisonneuve.

– Je t'attends, fit Diane.

Et elle partit avec le gardien.

– Où le Lieutenant va-t-il l’emmener ?
demanda Diane à ce dernier.

– Dans un petit bureau.

– Pas le sien ?

– Non.

– Bon, dans ce cas, je vais aller me changer et attendre le résultat de l’interrogatoire. Je veux être mise au courant,

– Vous avez fait du beau travail. Le Lieutenant vous renseignera sûrement.

*

– Monsieur Frémont ?

– Oui.

– Je suis Michel Dupuis, journaliste,

– Vous travaillez pour *la Trompette* ? Vous devez connaître mon ami Jos ?

– C’est lui qui m’a référé à vous. Je ne travaille pas pour les pages sportives.

– Ah !

Et rapidement, il tira la photo de l’enveloppe.

– Vous connaissez cet homme ?

– C’est Phil.

– Phil Hasley ?

– Oui.

– Qu’est-ce qu’il fait maintenant ?

– Il a travaillé pour moi, mais Phil est beaucoup changé. Une mauvaise tête. Il s’occupe d’affaires pas très honnêtes. Enfin, ce n’est pas à moi à salir sa réputation.

– Vous n’êtes pas au courant des faits.

– Quels faits ?

– Phil a été assassiné.

Frémont sursauta :

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Oui, il a été assassiné hier soir. Les journaux vont faire paraître son portrait, vous verrez.

– Par exemple.

– Moi, j’ai tout de suite deviné qu’il s’agissait

d'un boxeur. J'ai demandé à Jos et il m'a dit que vous pourriez me renseigner sur Phil.

– C'est comme je vous dis, je ne le vois plus très souvent.

– Avait-il une amie ?

– Plusieurs.

– Je veux parler d'une amie, enfin quelque chose de sérieux. Hier soir, il devait être avec une femme.

– Probablement avec Betty.

– Qui est Betty ?

– Remarquez, je ne veux pas que ça tire à conséquence. Gardez ça pour vous. Il sortait avec Betty Dionne, la femme à Basile Dionne. Moi, j'ai prévenu Phil maintes et maintes fois, que ça tournerait mal.

– Pourquoi ?

– Basile aussi est un ancien boxeur et très jaloux.

– Savez-vous où il demeure ?

– Oui, je dois avoir ça dans mes dossiers. Ça

fait cependant six mois que je ne l'ai pas vu.

– Et c'était sérieux entre Betty et Phil ?

– Oui. Ils se rencontraient dans un petit appartement qu'une amie de Betty leur passait.

Michel s'écria :

– Mais c'est ça !

– Vous êtes certain ?

– Oui, c'est là que Phil a été assassiné.

Aussitôt, Frémont donna l'adresse de l'appartement de Basile Dionne. Il habitait rue Sherbrooke ouest.

– Je vous remercie. Oh ! un conseil, monsieur Frémont. Allez donc voir la police et contez-leur tout ce que vous savez.

– Bon, vous avez raison. Surtout quand on leur rend service, ils nous voient d'un meilleur œil.

– Et Phil n'a pas encore été identifié. Vous pourrez vous en charger.

– Je vais y aller tout de suite.

Michel remercia une autre fois. Il traversa le

gymnase. Dans l'entrée, il y avait un téléphone public. Il appela aussitôt au poste de police.

– L'escouade des homicides, s'il vous plaît.

Lorsqu'il fut en communication avec le bureau du Lieutenant Fortin, il demanda à parler à ce dernier.

– Je regrette mais il est fort occupé.

– Mais il faudrait absolument que je dise un mot à Diane Roy, la journaliste. C'est très urgent.

– Oh ! mademoiselle Roy est libre, elle est dans le bureau du Lieutenant.

– Vous pouvez me la passer ?

– Oui, ce ne sera pas long. Bientôt, Diane fut à l'appareil.

– Ici Michel, écoute, je suis sur la piste. Une piste sérieuse cette fois. Je l'ai identifié. Je sais le nom de la femme. Fais vite, viens me retrouver.

– Tu peux passer par ici ?

– Je suis dans l'est et je vais dans l'ouest. Peux-tu monter, disons au coin de Saint-Denis et Sherbrooke ?

- Certainement.
- Je te rejoins là dans dix minutes.
- Entendu.

Michel raccrocha. Il sortit rapidement et sauta dans sa voiture.

*

- Allez-y, je vous écoute, fit le Lieutenant.
 - Je n'ai pas tué le type.
 - Qui est-ce ?
 - Un boxeur. Il s'appelle Phil mais j'ignore son autre nom.
 - Continuez.
 - Moi, vous savez, je rends service à des amies, puis... enfin, on me paie. Je leur passe mon appartement.
 - Tiens, c'est intéressant à savoir.
- Yvette se fâcha.
- Écoutez, Lieutenant, je ne veux pas avoir de

trouble à cause de ça. Si je ne loue pas mon appartement, ils iront ailleurs, pas vrai ? Alors pourquoi ne pas en profiter ? Vous feriez la même chose à ma place... enfin...

– Revenons à la mort de Phil, voulez-vous ?

– Comme vous voudrez. Donc, moi, je passe mon appartement pendant que je travaille au club.

– Parlez-moi de votre amie maintenant.

– Celle à qui j’ai loué ?

– Oui.

– Lieutenant, je ne veux pas qu’elle sache que j’ai parlé. Autrement, elle m’en voudrait à mort.

– Je ne puis rien vous promettre, Yvette. Moi, je vais faire mon grand possible. Tôt ou tard, on aurait identifié la victime,

– Il s’agit de Betty Dionne. Elle est mariée mais elle sortait avec Phil. Le mari de Betty est très jaloux. C’est pour ça qu’elle devait se cacher.

– Elle se cachait chez vous ?

– Justement.

– Vous louez votre appartement à d’autres ?

- Oui.
- Souvent ?
- Non, des fois, deux fois par semaine.
Rarement plus que ça.
- Où demeure cette Betty Dionne ?
Elle donna l'adresse de la rue Sherbrooke.
- C'est tout ce que je sais. J'ai passé la clef à Betty et quand je suis arrivée ce matin, j'ai trouvé ce type-là, pendu.
- La clef, Betty vous l'a remise ?
- Non, elle la laissait toujours sous le tapis de la troisième marche. Je la prenais là.
- Et ce matin ?
- Elle n'était pas là mais la porte n'était pas fermée à clef.
- Et vous ne savez pas le nom de ce boxeur ?
Moi, je suis certain que vous le savez, Yvette.
- Je le connais si peu.
- Vous voulez qu'on vous enferme encore pour vous donner la chance de réfléchir ?

– Hé, hé, pas de farces, rappelez-vous votre promesse.

– Rappelez-vous la vôtre. Je suis assuré que vous ne m’avez pas dit toute la vérité.

– C’est Hasley, Phil Hasley,

– Bon, nous allons faire vérifier votre histoire et ensuite...

– Lieutenant, je viens de tout vous dire. Je veux être remise en liberté, vous entendez. D’ailleurs, vous savez où me rejoindre.

Il se décida enfin.

– Bon, vous pouvez vous en aller.

Fortin la regarda partir.

– Elle va sûrement être désappointée, quand elle va apprendre que Diane ne s’est pas rendue à son appartement.

Il fut surpris de ne pas voir Diane qui devait l’attendre.

– Mademoiselle Roy n’est pas ici ?

– Non, elle a reçu un appel, Lieutenant et vous prie de l’excuser.

– Bon, envoyez-moi Landreau tout de suite. Il y a beaucoup de nouveau. La fille a parlé.

V

– Les Dionne, à quel appartement ? demanda Diane.

– Je regrette, mademoiselle mais ils sont partis ce midi et ils ont dit qu'ils quittaient leur appartement.

– Ils ont laissé une adresse ?

– Aucune.

– Savez-vous où monsieur Dionne travaille ?

– Oui.

Il donna le nom du bureau et l'adresse.

– Quant à madame Dionne, elle travaille chez un bijoutier.

Et il donna une autre adresse.

– Viens, Michel.

– Où allons-nous ? Chez le bijoutier ?

– Non, au bureau de Dionne.

Ils arrivèrent au bureau et Diane demanda :

– Puis-je voir monsieur Basile Dionne ?

– Vous arrivez à temps, il vient de nous dire qu’il prend une semaine de vacances. Il se prépare à partir.

Puis, se retournant :

– Basile, c’est pour toi.

L’homme se retourna. Il était assez grand et devait peser dans les cent soixante.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Je suis journaliste pour le Journal *la Trompette*, monsieur Dionne, et j’aimerais vous causer en particulier.

– Me causer de quoi ?

– Vous devez vous en douter. Il était pâle.

– C’est regrettable mais je n’ai rien à dire.

– Monsieur Dionne, j’ai l’impression que vous êtes en train de commettre une erreur. Vous n’avez sûrement pas la figure d’un assassin.

– Taisez-vous, si on vous entendait.

– Accordez-nous une entrevue de dix minutes, pas plus.

– Bon, attendez-moi.

Diane poussa un soupir de soulagement. Ce Dionne avait l'air bien sympathique.

Il suivit Diane et Michel et le groupe alla s'installer dans un petit café du bas de la ville.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Nous voulons vous parler de Phil Hasley.

Il serra le poing.

– Celui-là !

– Votre femme était avec lui, hier soir.

Il ferma les yeux. Cet homme devait souffrir.

– Je ne l'ai su que ce matin, fit-il. Je ne m'en doutais pas du tout, pas du tout.

– Que s'est-il passé ?

– Betty est dans un état d'extrême nervosité. Elle ne veut rien dire. Mais je suis certain qu'elle ne l'a pas tué.

– Pourquoi ne pas avoir dit ce que vous saviez à la police ?

– J’étais pour le faire.

– Ah !

– Je vous le jure. Après ce que Betty m’a fait, qu’elle se débrouille seule. Je la déteste au point que je pourrais la tuer. Dire qu’elle me trompait. Pas seulement avec Hasley mais avec d’autres, également.

Il serra les dents.

– Hypocrite qu’elle est. Elle m’a épousé pour mon argent. Quand nous nous sommes mariés, elle m’a raconté une romance. Un homme l’avait attaquée alors qu’elle n’avait que dix ans. Une amie pouvait le prouver. Moi, je l’ai crue.

Il se prit la tête à deux mains.

– Puis brusquement, votre femme vient vous dire qu’avant de se marier, elle faisait la vie, qu’elle avait même travaillé deux mois dans une maison de prostitution et que depuis que vous l’avez épousée, elle ne cesse de vous tromper.

– Ce doit être tout un choc, admit Michel.

– Et comment ! Mais maintenant qu'elle se débrouille.

– Mais on peut facilement vous accuser.

– Vous croyez ?

– C'est possible. Non, vous feriez mieux d'essayer d'arracher la vérité à votre femme, monsieur Dionne.

– Elle est nerveuse, elle...

– Nous pouvons trouver un médicament. Faites venir un médecin à votre appartement. Il la calmera, puis, nous pouvons vous aider.

– Comment avez-vous appris mon nom ?

– Par un ami intime de Hasley.

– Mais la police n'a pas encore identifié le cadavre.

– Si, c'est déjà fait.

– Alors ?

– Venez à mon nouvel appartement, fit Dionne, nous verrons ce qu'il y a à faire.

Fortin apprit que Dionne et sa femme avaient

laissé leur appartement et n'avaient pas donné d'adresse.

Tout comme Diane, il reçut l'adresse du bureau de Dionne et s'y rendit aussitôt.

Il apprit que Dionne était parti.

– Où est-il allé ?

– Mais il doit être chez lui.

– Non.

– Je ne pourrais vous dire. Il est parti avec deux jeunes gens. Une jeune fille et un jeune homme.

– Pouvez-vous me les décrire ? Vous ne connaissez pas leur nom ?

L'employé répondit aussitôt :

– C'est facile, Lieutenant, la jeune fille est la plus belle femme que nous n'ayons jamais vue. Mettez tout ce que vous voulez ensemble, au point de vue beauté, multipliez par dix, et vous l'avez.

Fortin donna rapidement une description de Diane.

– C’est elle, fit l’employé.

– Par exemple !

– Vous la connaissez ? Tous les gars, ici, aimeraient bien connaître son nom...

Mais Fortin était sorti rapidement.

– Elle a dû réussir à faire parler Yvette et ne m’a pas prévenu.

Puis, se ravisant :

– Pourtant, non, elle m’attendait au bureau. Oh ! je devine, le journal a dû recevoir une information.

Il arrive souvent que des témoins craignent la police et s’adressent à un journal.

– Ce doit être ça. Maintenant, je me demande où elle peut être.

Le Lieutenant ordonna à Landreau.

– Retournons au poste. Toi, va chez Dionne et demande à la femme une description complète, une photo, si possible, puis nous lancerons une alarme générale.

*

Betty Dionne était dans un fort triste état. Elle pleurait toujours, tremblait comme une feuille.

– C’est épouvantable. On va me pendre. On va me pendre.

Diane ne l’écoutait pas. Elle appela au journal et demanda à parler à Dupas.

– Monsieur Dupas, connaissez-vous un bon médecin qui viendrait d’urgence. Il faut qu’il soit ici dans quelques minutes.

– Vous n’êtes pas blessée ? Michel non plus ?

– Non.

– Dans ce cas, appelez une clinique d’urgence. Vous avez les adresses dans le livre de téléphone, soit « Centre médical » ou clinique d’urgence.

– Bien, monsieur Dupas.

Un quart d’heure plus tard, un médecin arrivait et lui administra un calmant.

Dionne le paya et le docteur partit.

Dix minutes plus tard, Betty était beaucoup plus calme.

– Écoute, fit son mari, je sais que tu n'es pas coupable de meurtre, j'en suis certain.

– Tu le penses, n'est-ce pas ?

– Oui, mais il faudrait que tu me dises ce qui s'est passé.

– La police ne me croira pas.

– Mais si, j'ai deux amis ici, ils serviront de témoins. Ce fut long avant de la persuader, puis, enfin, elle décida de conter son histoire. Naturellement, Michel prenait des notes.

– Je travaille chez un bijoutier. C'est un émigré qui est au Canada depuis cinq ans, seulement. Un jour, il me dit :

– Vous savez, Betty, je suis beaucoup plus riche que vous ne le croyez.

– Comment ça ?

– Vous pouvez garder un secret ?

– Oui.

« Il me montra une liasse de billets de banque.

Il devait bien y avoir dix mille dollars, peut-être plus.

– Mais où avez-vous pris cet argent ?

– Je ne rapporte pas les ventes que je fais au comptant. Je ne paie pas d'impôt, pas de taxe, absolument rien.

– Vous allez vous faire prendre ?

– J'ai un type qui me vend des bijoux « on the side » alors, rien n'entre dans les livres.

« Or, un beau jour, j'ai eu le malheur de parler de cette affaire à Phil.

« Tout de suite, il décida :

– Nous pouvons organiser un beau vol.

– Tu n'y penses pas, Phil ?

– Il n'y a aucun danger. Le bonhomme ne pourra porter plainte. Autrement, il se fait prendre et ça lui coûtera très cher.

« Il avait raison. Le bijoutier n'avait pas de coffre-fort. Il gardait son argent dans un vieux tiroir.

« Phil s'associa à Victor Williams, un type

habitué à ce genre de travail. Ils devaient séparer moitié moitié.

Ils commirent le vol mais dans le fond du tiroir, Phil trouva un sac, contenant cinq diamants.

« Il le prit mais ne dit pas un mot à Williams.

« Comme Phil l'avait prévu, le bijoutier n'osa porter plainte à la police. Il parla cependant des diamants à son assurance. On fit enquête et il fut remboursé.

« Mais tout ça vint aux oreilles de Williams. Il suivit Phil et il est venu nous retracer jusque chez Yvette.

« Il était en colère. Il a demandé sa part.

« Phil n'avait plus les diamants. Il me les avait donnés et je les avais vendus. On avait séparé tous les deux.

« Williams alors s'empara d'une vieille jaquette qui traînait et il la serra autour de la gorge de Phil.

– Si tu ne me les donnes pas, je te tue, tu entends.

« Je voulus intervenir mais, d'un coup de poing, il m'envoya rouler au plancher. Il me croyait sans connaissance.

« Regardez, j'ai encore une marque, ici, juste au-dessus de l'œil.

« Puis, Williams s'est rendu compte que Phil était mort. Dans un tiroir, il trouva une grosse corde, et il décida de pendre Phil.

« À un moment, il avait le dos tourné et j'en ai profité. J'ai fui.

– C'est tout, je vous ai dit la vérité. Tu sais tout maintenant, je n'ai pas tué. Tu me crois, n'est-ce pas, Basile ?

Elle pleurait à chaudes larmes.

– Que faut-il faire ? demanda Dionne.

– Appeler la police et tout raconter, fit Michel. Ils vont vous croire. On arrêtera Williams. Votre femme servira de témoin. Il sera condamné.

– Je ne veux plus qu'elle soit reconnue comme ma femme. C'est clair. Je vais demander une séparation, plus que ça, une annulation de mariage. Elle m'a odieusement menti et trompé.

J'ai le droit de demander une annulation.

Diane pensa :

– Débrouillez-vous. Ce n'est plus notre trouble.

Dionne appela la police. Michel regarda l'heure.

– Et nous deux, si on allait manger et si on filait au journal. On peut préparer l'article. Avant que Williams ait avoué, nous aurons un reportage sensationnel tandis que les autres journaux...

– Tu as raison Michel, viens. Le patron sera content de nous. Elle se tourna vers Dionne.

– Si vous avez besoin de nous comme témoins, ne vous gênez pas. Et, ne manquez pas de saluer le Lieutenant Fortin de ma part.

– Au fait, comment vous appelez-vous ?

– Voici Michel Dupuis, et moi je m'appelle Diane Roy.

– Je n'y manquerai pas, au revoir.

Diane et Michel sortirent. Sans tarder, ils se rendirent au journal et Michel commença à

préparer les articles.

Diane alla chercher la nourriture et ils mangèrent sur un coin de bureau.

Vers onze heures, le téléphone sonna. On demandait Diane au téléphone.

– Qui est-ce ?

– Le Lieutenant Fortin.

– J’ai bien peur qu’il m’enguirlande.

Diane alla décrocher le récepteur.

– Allô ?

– Mademoiselle Roy ? Ici le Lieutenant, Je n’ai pas eu le temps de vous remercier, mademoiselle.

– Ça m’a fait plaisir, Lieutenant.

– Pendant que vous interrogiez Yvette, votre ami, Dupuis, a fait du beau travail, n’est-ce pas ?

– En effet.

– Nous venons d’arrêter Williams. Il est ivre-mort, mais d’ici demain, il parlera sûrement.

– Pouvons-nous annoncer la nouvelle ?

– Oui. Vous pouvez dire ce que vous savez mais n'accusez pas ouvertement Williams. Racontez la confession de madame Dionne, mais laissez le public sur une question. Madame Dionne a-t-elle dit la vérité ? Vous comprenez ?

– Michel connaît son métier. Il ne peut accuser quelqu'un, c'est-à-dire condamner quelqu'un avant les juges.

– Justement. Je suis bien satisfait, Diane.

C'était la deuxième fois que le Lieutenant l'appelait par son prénom.

– Si je puis vous rendre d'autres services, Lieutenant...

– Ça se présentera sûrement. Bonsoir et merci.

– Bonsoir.

Diane retourna auprès de Michel et lui raconta la conversation.

– Et maintenant qu'est-ce que nous faisons ?

– Si on allait se reposer ? Nous l'avons bien mérité. Et puis laissons un mot au patron. Nous avons besoin de sommeil.

– Entendu.

Le couple partit ensemble. Michel alla la reconduire en voiture jusqu'à la porte de son appartement.

– Maintenant, demain matin, sois prête à dix heures.

– Pourquoi ?

– Je viens te chercher. Nous irons au restaurant où j'ai rencontré le type qui ressemble tant à ton père.

– Tu crois qu'il est là, tous les matins ?

– Probablement puisque le commis le connaît si bien.

– Bon, alors, je t'attendrai.

Le jeune journaliste tenta de prendre Diane dans ses bras mais elle descendit de voiture.

Diane n'aimait pas Michel. Elle l'avait prévenu.

– Peut-être qu'à la longue, mais pour l'instant...

– Diane !

– Oui ?

– Depuis que nous sommes à Montréal, nous n'avons pas eu la chance de rester seuls tous les deux, enfin, je veux dire de passer une soirée, soit au cinéma, ou encore au salon.

– Tu préfères ça à notre travail ? Mais nous sommes toujours ensemble.

– Je sais mais ce n'est pas la même chose.

– Ah !

– Alors, demain soir, tu vas me réserver ta soirée, Diane. Nous irons danser, nous nous amuserons.

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Demain soir, j'ai promis à monsieur Dupas de l'accompagner.

Michel sursauta :

– Dupas, le patron ?

– Oui, oh ! mais rassure-toi, je ne remplacerai que sa secrétaire.

– Ah !

– Ce sera pour une autre fois, Michel.

– Entendu, une autre fois, fit-il, désappointé.
Alors, je te prends, demain à dix heures ?

– Je t’attendrai.

Elle l’embrassa rapidement sur la joue.

– À demain.

Le journaliste s’éloigna.

– Dupas qui l’amène à une assemblée. Je n’aime pas ça du tout. Il semble avoir les yeux sur elle.

Puis il y avait le Lieutenant Fortin qui s’intéressait beaucoup à Diane.

Enfin, quel est donc cet homme qui ressemble tant au père de Diane et qui se nomme Roy ?

La jeune beauté commence à faire des ravages dans les cœurs masculins. Ça amènera sûrement des complications dans son existence.

La semaine prochaine, nous vivrons une aventure réelle de Diane, la belle aventurière.

Nous en connaissons également plus long sur les projets de Dupas et sur l'homme mystérieux du restaurant.

Ne manquez donc pas de retenir immédiatement, la prochaine copie du roman de l'année « DIANE, LA BELLE AVENTURIERE ».

Cet ouvrage est le 461^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.